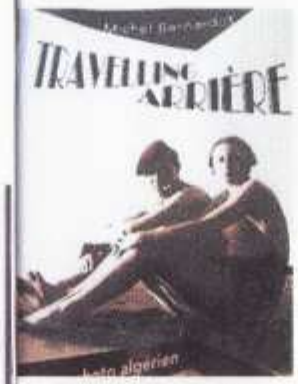
**Travelling arrière.**
**Michel Bernardot**
*Éd. L'Harmattan, 155 pages, 16,50 €.*

Un livre est d'autant plus intéressant qu'il ne laisse pas indifférent, qu'il séduise ou qu'il irrite. C'est le cas de ce Travelling en marche arrière qui s'en va quérir des clichés d'un autre siècle tirés de fouilles familiales pour en faire, plus qu'un roman-photo à la mode des magazines féminins de naguère, une suite de photos romancées. Deux douzaines de *flashbacks* (en français, analepses), détaillés au miroir grossissant, parfois déformant pour les rendre plus drôles, de la fine observation de l'auteur, attentif à tout, au cadrage et à la profondeur de champ, à la vitesse d'obturation comme au diaphragme, aux personnages dans leurs postures affectées, à leur degré d'intelligence mesuré aux dimensions de leur os frontal. Ni la date estimée du document, ni la pointure des chaussures des protagonistes n'échappent à sa stricte vigilance. La plume est alerte, l'humour tranchant, le style soigneux, « impec », badin, ne dédaigne pas de tourner canaille. On est promené en zigzag, de ville en ville, de plage en plage, de Djidjelli à Mostaganem, informé des antécédents des lieux évoqués, instruit de l'étymologie des vocables utilisés (pas toujours, il a fallu que je cherche, ignare que je suis, le sens de jaseran, dont j'ignorais qu'il fut un haubert ou, si l'on préfère, un sweat-shirt tricoté avec du fil de fer), inondé par un déluge de références qui charrie Cendrars (Blaise, comme Pascal) et Mitchum (Robert), Roll Morton (Jelly) et Joyce (James), de quoi faire perdre son latin à Ulysse (que - c'est moi qui en rajoute - les Grecs homériques appelaient Odysseus et écrivaient, dans leur langue de mystère).




*Ὀδυσσεύς*

Non content de nous promener, l'auteur nous ballade au gré d'une imagination qui fertilise le destin de trois élégants arpentant la rue Caraman à Constantine (l'antique Cirta, voir la suite renseignée en pages 25 *sq*) et qui serait susceptible de légender des tableaux du genre « *Femmes en costumes de bains sur la grève des Sablettes* » ou « *L'homme en pantalon de golf* ». C'est tout un art qui se déploie ici, celui de susciter l'évasion, de souligner un détail inaperçu, de faire de la dentelle (comme aurait dit Louis-Ferdinand Céline) avec des lambeaux de souvenirs tirés de l'oubli en embuscade. Et quand, aux dernières captures de la pellicule, l'auteur se livre, au nom du Père et de son Fils, se jouant des mots, encore à les décortiquer, à les déchiffrer en analyste, le ton, longtemps lointain ou ironique, prend la couleur profonde d'une musique poignante.

*Yves Sarthe*